



**HAL**  
open science

## Faire de la recherche, entre implication et distanciation : introduction du dossier

Laurent Devisme

► **To cite this version:**

Laurent Devisme. Faire de la recherche, entre implication et distanciation : introduction du dossier. Lieux Communs - Les Cahiers du LAUA, 2007, Formes et pratiques de l'activité de recherche, 10, pp.11-23. hal-02868693

**HAL Id: hal-02868693**

**<https://hal.science/hal-02868693>**

Submitted on 15 Jun 2020

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0  
International License

## **Faire de la recherche, entre implication et distanciation : introduction du dossier Lieux Communs n° 10 – 2007, p. 11-23**

Les activités auxquelles se livrent les chercheurs ne relèvent pas – quoi qu'on en dise - de formes très stabilisées et codifiées. C'est d'ailleurs une condition de la recherche devant explorer, par définition, ce qui n'est pas encore connu. Ajoutons qu'entre *libido sciendi* renvoyant à l'intérêt au désintérêt et justification externe de l'activité de recherche, il n'y a pas forcément de solution de continuité. Telle conception va apparenter ces occupations aux formes d'engagement propres à l'activité artistique, telle autre pointera la nécessité et les vertus d'une division scientifique du travail permettant des spécialisations poussées répondant aux problèmes de notre temps. Cette diversité est à la fois vertueuse car elle permet une exploration non limitée et une remise en question des frontières des différents champs professionnels et en même temps problématique en ce sens qu'un certain relativisme peut facilement s'emparer de ceux qui ont à voir avec la recherche « qui ne trouve rien » et « qui coûte trop cher ». En un temps de restriction des dépenses dans le secteur public, cette deuxième voie porte les conséquences que l'on sait. Et bien des réponses officielles visent à promouvoir d'autres sources de financement, gages selon elles d'une certaine utilité, disons au moins d'une reconnaissance élargie. Plutôt que de reprendre une discussion sur l'utilité de la recherche en sciences sociales, on rappellera qu'elle peut recouvrir 5 formes mises en exergue par P.Larédo avec une « rose des vents » identifiant : la construction des connaissances, la participation au débat public, les relations avec les entreprises, les relations avec les pairs et les missions de service public<sup>1</sup>. Idéalement, la recherche renvoie à l'ensemble de ces missions. Suivant les disciplines, les traditions de recherche, les laboratoires et les chercheurs, on peut proposer des schémas en radar, sur cette rose des vents, assez discriminants. Et une politique de la recherche doit s'interroger sur l'évolution des différentes configurations et le sens de leur évolution. Simultanément, les chercheurs ont à réfléchir sur leurs pratiques et les intersections qu'elles ménagent avec le reste du monde.

On pourra s'accorder sur la visée principale qui est de produire de l'intelligence collective, notamment autour de phénomènes ou redéploiements émergents et en rapport à des questions posées dans et par le monde, qu'elles soient dites de société ou bien amenées par des porte-paroles de groupes, de professions, minoritaires ou non... « En rapport à » ne présage en rien de la nature de la traduction qui n'a généralement rien d'une copie ou d'une transposition littérale. Analyser les formes et pratiques aujourd'hui recouvertes par l'activité de recherche implique de considérer les rapports aux « autres », ce qui est une part décisive de l'apport de la sociologie des sciences. Si les chercheurs sont souvent optimistes quant à l'importance des savoirs pour l'action, ils sont aussi de plus en plus nombreux à considérer qu'ils ont un rôle à jouer pour créer les situations dans lesquelles ces savoirs peuvent devenir importants. Dans ces cas, leur rôle peut être considéré comme politique, comme contribution directe au champ politique. Pour reprendre des termes utilisés par la philosophe I.Stengers, l'enjeu de « rendre visible » peut alors être doublé de la nécessité d'un « faire sentir », bien loin des formes dégagées produites en chambre pour des dormeurs. L'importance de cette réflexion vient de ce qu'elle est autrement posée par des personnes et groupes extérieurs à la recherche et qui peuvent en infléchir le cours voire les conditions d'exercice. En ce sens, les chercheurs ne peuvent plus faire l'autruche !<sup>2</sup> Bien des partenariats leur sont proposés et il leur revient de

---

<sup>1</sup> Cf. P.Larédo, « comment caractériser un laboratoire de recherche ? » in Latts.doc n°0, 2003, téléchargeable à l'adresse suivante : [http://latts.cnrs.fr/site/p\\_latts.php?Id=182](http://latts.cnrs.fr/site/p_latts.php?Id=182)

<sup>2</sup> Cf. Libération, 03/09/2004, I.Stengers « les chercheurs font l'autruche ». La philosophe dit à l'occasion de cette tribune (au moment de la création du collectif « Sauvons la Recherche ») que les chercheurs ne savent pas comment poser le problème public, politique, de ce qui leur arrive.

considérer leurs conséquences. La coupure radicale entre le laboratoire et la société ne tient plus, sinon au prix d'une mystification grandissante de vertus académiques et d'une conception toute platonicienne de la vérité. Et cela ne revient pas au relativisme, au contraire. Les chercheurs ne font absolument pas les mêmes choses que les autres, mais chacune des choses qu'ils font est généralement très commune. Ce qui change est le point de vue qui organise les rapprochements et les synthèses, ce n'est pas une différence d'intelligence. Outre cette impossibilité de « la tour d'ivoire »<sup>3</sup>, mentionnons cette autre évolution qui fait que bien des « concernés » se mettent à produire des expertises. Selon Stengers les chercheurs doivent pouvoir, à l'occasion, produire des « événements démocratiques » ouvrant des brèches dans ce qui autrement tourne à une politique gestionnaire excluant plutôt qu'intégrant certaines populations (cf. sa contribution à la revue *Multitudes* n°20, 2005<sup>4</sup>). Doivent-ils le faire à l'occasion ou bien de manière plus délibérée, ne cessant d'occasionner des pourparlers avec leurs bords ? Là aussi, différentes réponses sont possibles. Mentionnons, comme cas d'école déjà discuté, la figure du « scholarship with commitment » incarnée par Pierre Bourdieu se rendant au Val Fourré fin 1999.

Qu'ils en produisent ou non (des événements démocratiques), les chercheurs sont de plus en plus interpellés par les bords de leur champ, atteignant bien sûr ce qui serait le noyau dur de leur travail. La discussion avec des chercheurs de tel ou tel domaine réputé de « recherche fondamentale » peut en témoigner, les amenant parfois à discuter « pied à pied » avec des financeurs potentiels sur les nouvelles manières de financer leurs travaux tout en maintenant leur indépendance. Au cœur comme dans les marges, les formes et pratiques de l'activité de recherche sont aujourd'hui en question. Peut-on désormais approfondir la question à propos de la recherche architecturale et urbaine dont l'intitulé renvoie directement à des problématiques citoyennes et professionnelles<sup>5</sup> ?

Selon les époques, on a pu la voir marquée par la recherche-action voire par la contre-expertise ou encore plutôt par l'acte théorique conceptualisant la part de l'espace dans les phénomènes sociétaux. En France, son émergence, tardive, à la fin des années 1960, a en partie été marquée par le paradigme de la rupture épistémologique : la science a pu alors se faire « scientifique » et manquer parfois des occasions de croiser le fer avec des acteurs qui ne sont pas engagés dans le travail de recherche. Marquée depuis les années 1970 par plusieurs programmes de recherche incitative, la recherche architecturale et urbaine s'est trouvée en rapport à quelques utilisateurs potentiels que sont des élus locaux et des techniciens (des

---

<sup>3</sup> Même s'il n'est jamais exclu que des événements rappellent son « confort ». Ainsi de ce récit des « risques du métier » par J-P Orfeuill, à l'occasion de la publication d'une étude interrogeant, chiffres à l'appui, la politique urbaine mise en place à Paris pour limiter la pollution : « Tout cela passe très bien quand il (le chercheur) rédige un article compliqué dans une revue de langue anglaise qui n'est lue en France que par une poignée de pairs. Il mettra à son tableau de chasse un article dans une revue de catégorie A qui servira son avancement. Tout se complique quand le scientifique ne s'exprime pas en novlangue. Il rend compte des problèmes, observe que les transports régionaux sont sur le même chemin, mais aussi que nos groupes de transport se sont adaptés à d'autres contextes lorsqu'ils sont opérateurs à l'étranger. La vertu est donc affaire de contexte. Résultat pour nous, après la publication par *Infrastructure et Mobilité* : pas de contestation des résultats, une promesse de contrat de recherche non tenue, des insultes lors du congrès des maires des grandes villes, des « pairs » qui se tiennent à l'écart des débats, soucieux des futurs contrats de recherche. La vertu est à nouveau affaire de contexte ... Vive la tour d'Ivoire ? ». Cf. un extrait de la lettre du laboratoire CRETEIL, Passerelle n°3. Consultable en ligne à l'adresse [http://urbanisme.univ-paris12.fr/05849335/0/fiche\\_pagelibre/&RH=URBA\\_6](http://urbanisme.univ-paris12.fr/05849335/0/fiche_pagelibre/&RH=URBA_6)

Mentionnons qu'une association, « Passerelle, mobilité des savoirs » a été créée par des doctorants de l'institut d'urbanisme de Paris pour promouvoir et fédérer des travaux de recherche du laboratoire et des ses bords.

<sup>4</sup> Cf. aussi <http://multitudes.samizdat.net/article1916.html>

<sup>5</sup> Mentionnons le titre de la 12<sup>ème</sup> Université d'été du Conseil Français des Urbanistes (Nantes, Août 2007) : « faire ensemble la ville et les territoires ? Du conflit à l'intelligence collective ».

collectivités locales autant voire plus que des agents de l'Etat central), ce qui en a déterminé plusieurs inflexions : enjeu de l'innovation architecturale, champ de l'évaluation des politiques publiques, analyse des conditions de participation des populations à l'élaboration des projets urbains témoignent bien de plusieurs domaines de recherche appliquée. « Recherche urbaine et architecturale » n'a pas de transcription disciplinaire directe : des résonances bien entendu mais pas de point d'arrimage dominant, ce qui explique une moindre place dans la hiérarchie académique mais une propension à la réflexivité peut-être plus grande que des domaines disciplinaires bien repérés et installés. En témoigne un séminaire tenu en 2006-2007 sous les auspices d'un titre général : « où en est la recherche urbaine ? » et déclinant notamment l'actualité du projet interdisciplinaire avec des questions comme les suivantes : comment ont évolué les rapports entre disciplines et au sein de chaque champ la prise en compte de l'urbain ? Quelle interdisciplinarité pratique-t-on aujourd'hui ? Est-elle de même nature que jadis ? En particulier quelles sont les relations entre spatial et territorial, social et politique ? En quels termes poser aujourd'hui la question des formes urbaines ? Si un tel bilan dont l'UMR LOUEST est à l'initiative est important, nous proposerions volontiers de faire un atout de cette propension à la réflexivité et on retrouverait volontiers la quasi injonction de T.Paquot faite aux chercheurs : « Entrez en transe » !<sup>6</sup> Elle se marie bien, en tous cas, avec cette formule pragmatiste reprise par I.Joseph à F.Deligny : « faites bouillir les mots avant d'en faire des chapelets ! »<sup>7</sup>

Pa rapport aux démarches réflexives pointées dans notre appel à articles en septembre 2006 (il s'agissait de numéros des *Actes de la Recherche en Sciences Sociales* et de la revue *Espaces et Sociétés*), le présent dossier est constitué de textes plus circonstanciés, à prétention moins généraliste. Certains chercheurs privilégient de se regarder chercher (auto-analyse sans narcissisme) quand d'autres explorent les conditions de fonctionnement d'un champ de recherche propice à des croisements entre sciences de l'action. Notre appel à contributions portait l'attention des chercheurs sur trois aspects contribuant à organiser la recherche : les disciplines, les financements et les temporalités, prenant des contours particuliers dans notre domaine de recherche. Il évoquait également la pluralité des postures possibles, entre recherche-action, recherche-développement, recherche académique, recherche appliquée, impliquée, « transductive », fondamentale, prospective... pluralité renvoyant à une variété des manières de voir les rapports entre science et monde social, plus ou moins compatibles entre elles. Ces formes peuvent du reste se combiner et on retiendra, dans la figure du prospectiviste, I.Joseph, peint ainsi par Edith Heurgon faisant retour sur le travail collaboratif entre un micro-sociologue et la cellule prospective du transporteur qu'est la RATP : non seulement elle fut possible mais aussi heureuse, via des compétences coopératives partagées, un intérêt aux savoirs du présent devenant objets de controverse<sup>8</sup>. Et cela ne confond pas les genres, la porte-parole de l'équipe prospective mentionne ainsi le penchant du sociologue privilégiant l'optimisme de la pensée à l'optimisme méthodologique et amenant à rendre problématique tout ce qui est solide ! Que le pragmatiste apparaisse bien doté pour exercer la recherche aujourd'hui, cela mériterait approfondissement mais sortirait du cadre d'un court texte d'abord pensé comme introductif à un dossier ! Comment alors qualifier notre récolte et notre sélection<sup>9</sup> ? Ce sont clairement deux dimensions qui trament le dossier constitué, à

---

<sup>6</sup> Thierry Paquot, "Transdisciplinarité.", *EspacesTemps.net*, Mensuelles, 31.01.2007  
<http://espacestemp.net/document2160.html>

<sup>7</sup> I.Joseph, *Méteor*, p.5, reprend ici *Le croire et le craindre* de Deligny.

<sup>8</sup> Cf. E.Heurgon « Isaac Joseph, un sociologue prospectiviste » in D.Cefai, C.Saturno, *Itinéraires d'un pragmatiste*, Paris, Economica, pp65-78.

<sup>9</sup> Précisons que nous fonctionnons désormais avec un comité de lecture pour chaque numéro. En font partie les membres du LAUA et deux chercheurs extérieurs, sélectionnés suivant les thématiques retenues. Pour ce numéro, nous tenons à remercier Pascal Amphoux et Jean-Louis Violeau à cet égard. Au LAUA, les lecteurs

savoir d'une part une réflexivité participant plutôt de l'auto-analyse, d'autre part une analyse du champ de la recherche architecturale et urbaine et de ses promesses. Certains textes lient les deux aspects mais avec toujours une majeure.

Il y a l'engagement personnel dans la recherche, des formes de *libido sciendi* et des manières de faire que tout chercheur se forge en rapport à des disciplines (plus ou moins académiques), des thèmes (plus ou moins transversaux) et des problèmes (plus ou moins politiques). On lira dans cet esprit les textes de Marie-Pierre Anglade et Patrick Le Guirriec.

**Marie-Pierre Anglade**, dans un récit à la première personne sans concession, fait retour sur la pratique de l'enquête, sur l'épreuve du terrain. S'approcher des buveurs de rue et des consommateurs de psychotropes à Casablanca, de formes d'appropriation de l'espace public souvent « borderline » suppose une posture (avant des méthodes) qui, pour se construire, a dû passer par bien des épreuves. Etre ou non accompagné, armer un rapport de forces dans un contexte où le rapport de genre est pour le moins tendu, savoir intervenir pour se démarquer d'une position d'espion, ces engagements de terrain sont autant de violences que l'auteure s'est faite à elle-même, d'autant qu'elle privilégie l'observation à l'entretien, la lenteur d'une immersion à la « blitz-recherche » pratiquée par bien des chercheurs. Etre dans la compagnie des passants n'a rien d'évident dans les espaces publics casablancais : il reste à inventer la figure de la passante au Maroc ! L'auteure emboîte le pas aux démarches de sociologues et ethnologues comme Whyte, Becker ou Hugues. Elle défend aussi l'honnêteté en se démarquant de démarches visant à singer, se fondre : l'air de rien serait l'inverse de « faire comme si ». Elle pointe en même temps les capacités des observés à être doubles (entre espaces privés et publics pour le moins) et le dédoublement pour le chercheur ne peut-il être aussi une ressource, dans certains cas ? MP Anglade recherche un ajustement de la bonne distance plutôt que l'identification de ruses pour dénicher ou révéler. Tout sauf « le pied dans la porte » permettant de voir ce que l'on voulait nous cacher.

**Patrick Le Guirriec**, dans le même horizon disciplinaire mais d'une autre génération, fait retour sur son itinéraire « d'anthropologue appliqué ». Assurément marqué par la coupure avec le monde académique méprisant des formes appliquées et donc diminuées, l'auteur plaide pour une conception horizontale des manières de faire. Toute pratique de la recherche oscille entre engagement et distanciation, entre implication et retrait et il ne revient pas à un mode d'accréditer une seule de ces postures au détriment d'une autre. Un anthropologue installé en libéral comme un universitaire se doivent de faire jouer ces postures. Via le récit d'expériences de recherches commandées par des collectivités locales – et plutôt par des élus, d'où la distinction faite entre « commande » et « commanditaires », l'auteur laisse penser, en creux, à l'utilité d'une interdisciplinarité, fût-elle restreinte. La fréquentation de la sociologie des organisations ou des sciences politiques aurait sûrement permis d'éviter quelques déconvenues. En même temps, en faire l'expérience a permis de faire progresser le chercheur : on connaît l'adage, c'est en cheminant que l'on crée le chemin. Le Guirriec critique implicitement la focale micro de l'anthropologie. On peut au contraire se saisir des objets et des situations pour ensuite remonter des filières : cette manière de travailler sur les politiques publiques peut même s'avérer bien fructueuse, songeons aux travaux de certains microsociologues.

Les formes de la recherche-action et de la recherche-développement sont fortement convoquées par les pouvoirs publics et privés aujourd'hui. Si l'on comprend bien l'intérêt des seconds pour le développement, les premiers sont aussi attirés par les figures émergeant à la compétitivité (des produits certes mais aussi des territoires et des personnes). Les chercheurs

eux-mêmes peuvent être d'ardents défenseurs de formes débridées de concurrence, s'avérer être de grands entrepreneurs de recherche tout en se plaignant de ce qui accompagne la traque aux financements, en termes de constitution de dossiers par exemple (ainsi de ce que montre Aurélie Tricoire). L'hybridation des registres évoquée plus haut (entre technique et politique notamment) peut aussi comporter bien des effets pervers et on peut en prendre conscience via le texte de Jacques Teller.

**Auréli Tricoire** propose une réflexion sur la pluralité croissante des sources de financement de la recherche et ses conséquences sur le champ scientifique. Enquêtant auprès des chercheurs en sciences physiques, elle décrit un univers concurrentiel certes mais de plus en plus soumis à des activités ne relevant pas spécifiquement de la recherche : l'appropriation du marché des financements compétitifs tend à détourner les chercheurs dits confirmés de l'expérimentation, de la « pailleasse », pour privilégier des temps d'intermédiation, de familiarisation avec les dossiers de réponse et d'adaptation aux attentes des bailleurs de fond potentiels. Si le phénomène n'est pas nouveau – cf. les travaux de Latour - la situation actuelle tend à exacerber l'inégale dotation des laboratoires et des chercheurs en capital relationnel et en surface sociale. Les « pairs » ne sont plus tant des chercheurs de terrain que des personnes capables de se situer dans un monde de plein air. Si la bonne connaissance des financeurs et de leurs objectifs est alors décisive, il resterait à suivre comment se traduisent ces objectifs en termes scientifiques et on rejoint alors l'enjeu de la reformulation des questions et des médiations permettant de transformer les enjeux à dimension économique forte en des problèmes de connaissance.

Le texte de **Jacques Teller** présente une analyse des « études urbaines comparatives » avec l'objectif de montrer comment celles-ci peuvent être amenées à glisser de l'opération de comparaison à une opération d'évaluation. Il montre ainsi comment sont mobilisés des critères normatifs dont les *ordres de grandeur* de référence restent le plus souvent assez opaques et calqués sur des modèles d'évaluation des mondes de l'entreprise, de l'expertise. Le retour réalisé sur le mode d'une chronique de quatre recherches constitue le socle principal de l'argumentation dont on suit le cheminement avec l'intérêt de voir leurs apports sur la question de fond être différents et complémentaires. Partant de la tendance nette, ces dernières années, à intégrer, au sein de la recherche urbaine, commanditaires, chercheurs, experts, des représentants des différents niveaux d'organisation des territoires, J.Teller questionne les caractéristiques de cette hétéronomie. Et ce ne sont pas tant ces comités hybrides qui feraient une différence à l'égard des « anciens paradigmes », que des interrogations encore trop rares relatives à l'épistémologie des articulations entre domaines analytiques et projectuels. D'où l'intérêt de lire à la suite le texte propositionnel de Findeli et Coste.

Car il y a aussi, troisième pôle du dossier, la structuration des champs de la recherche, que l'on partage généralement grossièrement entre fondamentale et appliquée, partage peu utile pour les sciences sociales toujours prises dans un mouvement théorico-pratique. On lira alors les contributions de Christophe Camus, Anne Coste et Alain Findeli ainsi que de Clément Orillard. Plusieurs de ces textes abordent la structuration du champ de la recherche architecturale et urbaine en montrant l'enjeu de penser correctement l'espace, ses actants et en quoi il offre une belle occasion d'aborder des théories de la pratique de manière à la fois immergée et distante.

**Christophe Camus**, en tant que sociologue de l'architecture, s'interroge sur les contours et les promesses de son champ de recherche, dans une perspective historique qui lui fait croiser les travaux de R.Moulin et J-L Violeau notamment. Il examine comment ce champ s'est trouvé plutôt confié à des chercheurs extérieurs aux lieux d'enseignement, estimant que les terrains et fenêtres aujourd'hui activés dans les travaux de F.Champy par exemple, manquent les « produits concrets » pour reprendre l'expression de Moulin. Faut-il être en quête de la

construction sociale de l'architecturalité ? C'est ce que propose Camus à partir du travail de Genette sur la « littérature ». Le lecteur reste au bord d'un nouveau programme constructiviste dont il manque encore une déclinaison plus concrète : dont acte et dans l'attente donc... Le corpus examiné par Camus est la thématique des Cahiers de la Recherche Architecturale et Urbaine, on se situe bien dans l'espace français et institutionnel de cette recherche. Si l'auteur ne cite pas d'autres corpus possibles, on songe aux croisements envisageables (avec les *Annales de la recherche urbaine* par exemple) et à d'autres revues moins institutionnelles mais pouvant aussi alimenter la question.

**Alain Findeli et Anne Coste** développent leur réflexion sur fond de développement systématique d'une politique de recherche dans les écoles d'architecture et connaissent le contexte des pays où l'enseignement de l'architecture, du design, du paysagisme, de l'urbanisme, des arts, etc. s'effectue déjà en milieu universitaire. Ainsi qu'en témoigne l'exemple français, la familiarisation avec les principes, la terminologie et les exigences de la culture du projet de recherche scientifique ne s'effectue pas toujours aisément pour ces disciplines orientées vers le projet de conception. La question centrale qui se pose, exprimée très succinctement, est précisément celle de la place du projet de conception dans le projet de recherche, question à la fois épistémologique et méthodologique.

Ne se satisfaisant pas d'une interdisciplinarité « molle » (cf. *Lieux communs* n°7, 2004), les auteurs examinent ce que serait une théorie « forte » supposant de réviser les cadres théoriques dans lesquels est saisi habituellement l'acte architectural. L'architecture est chez eux caractérisée comme un projet d'habitabilité du monde (et non comme « regard sur »), ce qui l'inscrit au sein des théories de l'action. Le texte se fait très didactique, résolument pragmatiste. On y voit des recommandations pour des chercheurs en herbe qui ne seraient pas si éloignées du dialogue du professeur et de l'étudiant mis en scène par B.Latour dans *Changer de société, refaire de la sociologie* (« que faire de l'acteur-réseau, pp. 205-228)...

Le texte différencie bien ce qui relève de la recherche-crédation d'une part (centrée sur les objets résultant du projet et ayant pour difficulté de se centrer trop vite sur le monde intérieur du chercheur) et ce qui peut relever d'une recherche-projet, centrée sur l'agir plutôt que le faire : de la poïétique, on passe alors à la pragmatique. La dernière partie, écrite à la manière d'un doctorant aux prises avec la construction des modalités de son travail, est issue d'une recherche pointant la question du point de vue des habitants sur le grand paysage, de leur intentionnalité même et sur les manières dont elle peut venir percoler un projet « d'autoroute design ».

**Clément Orillard** base son enquête sur le doctorat de design de l'Université d'Harvard et retrace les enjeux afférents à la recherche dans le domaine du design. On retrouve un écho à l'opposition urban studies / town planning qui a pu structurer les différences entre géographie et aménagement/urbanisme en France. Le mérite de ce texte tient à la précision de la description comparée des programmes de PhD et de Ddes et au croisement des sources (le directeur de ces formations Antoine Picon, les textes programmatiques).

Le champ que constituent les urban studies a notamment ceci d'intéressant qu'il associe et croise les disciplines restant en France très structurantes dans le recrutement des enseignants-chercheurs par exemple. L'une des limites pointées par Le Guirriec à propos des œillères disciplinaires peut trouver ici un dépassement : on œuvre au sein d'un champ en mobilisant et questionnant plusieurs vecteurs disciplinaires. Orillard renvoie à des propositions pour le doctorat en architecture : susciter des démarches bottom-up, lancer un grand programme de recherche sur la notion de « projet ». Tant que des enseignants verront une radicale irréductibilité du projet, nous resterons sûrement dans la situation que nous connaissons en France. Un autre levier institutionnel intéressant serait de voir des départements d'architecture se créer au sein de l'Université, décomplexant pour de bon les relations disciplinaires.

Décomplexer les relations et non les abolir, voilà qui rejoint un autre projet éditorial dont nous aimerions nous faire l'écho. Il y a près de 10 ans était créée la revue *Labyrinthe*, « revue de recherche et d'expérimentation dans le domaine des savoirs littéraires, philosophiques, historiques et sociaux » à l'initiative d'étudiants, avec un objectif qui fut productif, de « substituer à l'errance solitaire les joies d'une déambulation collective »<sup>10</sup>. Le numéro 27 vient de paraître questionnant la fin des disciplines, après un dossier qui portait sur « penser par extraordinaire ». Dans un registre pour l'instant davantage déclaratif mais qu'il faudra sonder dans quelques temps, mentionnons une nouvelle structure audacieuse visant un rapprochement entre société et sciences sociales, sous le nom de Dia-Logos, hébergée à l'EPFL et présidée par le géographe J.Lévy. Cette structure propose « Au-delà de Davos et Porto-Alegre » (sic) le Globlab, « atelier-forum dialogique, parce qu'il mise sur le libre-échange entre les intelligences pour formuler et résoudre des problèmes ; hybride, car il associe chercheurs et non-chercheurs en reconnaissant à chacun son rôle irremplaçable ; mondial, son échelle étant planétaire par les problèmes traités et les réseaux activés ; local, puisqu'il se déplace dans les grandes villes du monde pour se mettre à l'écoute des compétences localisées. »<sup>11</sup> Au-delà de l'emphase déclarative, la mise à l'épreuve de cet atelier-forum sera sûrement instructive quant au renouvellement possible de certaines pratiques de recherches et des formes qu'elle peut prendre.

A propos des formes, et pour clore cette longue introduction, on mettra en exergue deux aspects qui sont à méditer. Le premier renvoie à Internet, ce nouvel espace, occasion d'une démultiplication des manières de faire, d'un foisonnement d'initiatives comme celle qui vient d'être mentionnée. C'est à la fois un support et un moteur de nouvelles explorations<sup>12</sup>, à condition d'être attentif à ce que cet espace permet de transformer. Pour les sciences sociales, la logique d'une revue électronique a peu de choses à voir avec une revue papier et cela comporte des conséquences sur les temporalités de l'écriture et probablement les styles d'écriture. Nous privilégions avec *Lieux communs* une édition papier qui renforce la logique de la composition d'un numéro avec une disposition des textes significative, une temporalité d'édition relativement lente...

Le deuxième aspect est l'exploration que représente une contribution en tant que telle au dossier qui se fait sous forme graphique, avec dix planches mettant en scène les aventures de Felix Vitère (anagramme de... ?) dans le monde de la recherche. Tantôt drôles, tantôt inquiétantes, elles nous amènent avec l'œil du visiteur voire de l'inspecteur qu'est ce personnage à visualiser des situations qui trouvent chaque fois un écho dans les différents articles retenus. Nous avons imaginé cette contribution à trois<sup>13</sup>, nous rencontrant régulièrement afin de traduire des éléments du dossier, parler de ce qui était parfois elliptique. Bref, c'était une manière dialogique de réfléchir au thème du dossier, de le faire sortir du monde des pairs. Gageons qu'il ait quelques échos !

Laurent Devisme, Août 2007

---

<sup>10</sup> Cf. « Les fils d'Ariane », *Labyrinthe*, En ligne, 1 [En ligne], mis en ligne le 7 mars 2005. URL : <http://revuelabyrinthe.org/document328.html>. Consulté le 27 août 2007.

<sup>11</sup> Cf. <http://www.dia-logos.org>

<sup>12</sup> En témoigne le nombre de références qui, dans cette introduction, proviennent d'Internet.

<sup>13</sup> Un architecte, Ludovic Ducasse, un photographe, Guillaume Ertaud et un urbanologue, moi-même. Ludovic Ducasse est l'auteur des planches.